



PAR CHRISTIAN JEANBRAU (63)

L'envers du décor

Un polytechnicien sur l'estrade

Fin du mois de septembre 1966, fin de mon service d'active. Je suis versé dans la réserve. Le 1^{er} octobre, je me présente au lycée Louis-le-Grand pour prendre mon service de maître auxiliaire de 2^e catégorie. On m'a confié quatre classes, une seconde et une première littéraires et deux secondes scientifiques. Fort de l'enthousiasme du débutant, mais dépourvu d'autorité innée, j'allais accumuler les maladroites.

■ L'administration ne considérant pas mon diplôme d'ingénieur de l'École polytechnique comme méritant la catégorie 1, réservée aux licenciés es mathématiques, j'émerge au budget du ministère de l'Éducation pour 680 F par mois. Brève exploitation. Raymond Schiltz était proviseur. C'était, comme on disait à Tarbes, «un monsieur». Il promenait à travers le lycée sa silhouette

courte et ronde et son nœud papillon en même temps que son assurance de proviseur de l'établissement le plus prestigieux de France et ses références d'agrégé de Lettres classiques. Il était en fait très content de récupérer un ancien élève de l'une de ses taupes, passé par l'X, comme «professeur» et, furieux du statut qu'on me réservait, retourna la situation en quinze jours,

On parvenait à instiller une salubre crainte à coups d'heures de retenue

me fit nommer professeur contractuel, m'élevant ainsi au traitement d'un agrégé et transformant du jour au lendemain en 1470 F mes 680 F de la veille. Belle augmentation. Grâce en soient rendues à Raymond Schiltz. Je l'amusais, je crois. Je me suis régalé toute l'année, dans les conseils de classe qu'il écrasait de son autorité sourcilieuse, à le voir faire droit sans difficulté à tous les avis de débutant que je claironnais avec une enthousiaste assurance dans le repli plutôt silencieux des collègues chevronnés qui,

Des X dans l'enseignement

Dans le cadre du Forum social a été organisé en juin 2008 un colloque au Collège de France sur le thème «Lutter contre l'exclusion par le système éducatif¹», au cours duquel deux X enseignants, Christian Jeanbrau (63) et François Gaudel (66), sont intervenus. Ce thème a ensuite été exploité en publiant un certain nombre d'articles sur l'école, et particulièrement sur les polytechniciens qui avaient exercé ou exerçaient encore ce métier d'enseignant. Citons, par exemple, *Cœur de prof. L'Année sabbatique d'un cadre sup dans l'enseignement secondaire*, de Bernard Houot (63)², ou encore plusieurs articles de François Gaudel. Il est intéressant d'approfondir ce mixage d'un X et d'un enseignant. Est proposé ici un extrait d'un ouvrage³ que vient de publier Christian Jeanbrau, extrait où il raconte ses débuts d'enseignant au lycée Louis-le-Grand. D'autres camarades ont enseigné dans le secondaire. Ils pourraient également évoquer leur vécu d'enseignants et présenter leurs points de vue sur les problèmes du système éducatif.

1. *La Jaune et la Rouge*, hors-série, juin 2008.

2. Calmann-Lévy, 1991.

3. Cet ouvrage, publié sous le nom d'Auguste Sejan, peut être consulté sur le site : <http://www.thebookedition.com/ed-nat-auguste-sejan-p-87259.html>





© D.R.

Louis-le-Grand, un des plus prestigieux lycées de France.

devant lui, faisaient souvent profil bas. Mais j'embellis peut-être, tout au plaisir de repenser à ces temps où je ne doutais encore de rien, et fort peu de moi.

Un grand frère

J'embellis sûrement. J'ai beaucoup ramé avec ces classes de seconde, avec l'une des scientifiques surtout, que j'avais prise en main le premier jour de façon catastrophique. C'était un vendredi après-midi. J'avais deux heures de cours avec eux. J'étais parti de la rue Dunois la fleur au fusil et sans la moindre idée de ce qu'était une classe, vue de l'estrade. Compte tenu de ce que j'ai été capable ou plutôt incapable de réaliser, jouant au « grand frère » et narrant des souvenirs de ma propre scolarité au lieu de me préoccuper d'installer une autorité plus distante, j'aurais peut-être dû le soir même, lucidement, au vu du chahut si aisément obtenu, démissionner et me tourner vers des tâches plus conformes à mon tempérament.

Du bon usage des colles

J'ai rectifié le tir dès le lendemain pour la prise en charge des autres classes. Mieux. Le fiasco initial n'a pas fait tache d'huile et les dégâts,

pourtant indiscutables, sont malgré tout restés limités. On parvenait encore à l'époque à instiller une salubre crainte à coups d'heures de retenue, même si le cahier spécial sur lequel nous consignions les noms des collés, assortis du motif de la colle, manifestait l'existence de récurrences pouvant faire douter de l'efficacité absolue du remède.

Name dropping

J'ai naïvement construit, lors du premier contact avec la seconde littéraire, les conditions d'un incident comique qui m'est resté. Cette classe, qui regroupait des élèves fort médiocres, semblait s'être fait une

spécialité des patronymes connus. Y faire l'appel s'apparentait à une lecture du *Who's Who*. Le premier jour donc, je fais remplir à chacun, pour le découvrir, une fiche d'information et à chaud, je procède après avoir relevé ces fiches à un premier tour d'horizon oral des noms. Volonté de commencer à repérer les têtes. Dans l'enthousiasme du débutant et la satisfaction de m'entendre énoncer : « Mendès-France », « Merleau-Ponty » et bien d'autres noms qui ne me reviennent pas aujourd'hui, je demande à chaque fois : « Mais seriez-vous parent avec l'homme politique... Mais seriez-vous parent avec le philosophe... », pour obtenir régulièrement en réponse : « C'est mon oncle » ou « C'est un cousin de mon père », etc.

Et les voir réussir eût relevé du miracle

Vous ne seriez pas parent avec ?

Évidemment, quelques Martin et Durand résiduels n'ont pas droit à l'honneur de mon questionnaire. Soudain, fiches en vrac, apparaît un « Jésus » que machinalement j'appelle. Et dans le silence frémissant de la classe, alors que j'ai déjà en

Colleurs récurrents

Les colleurs eux-mêmes étaient parfois récurrents, l'un d'entre eux était un jeune agrégé de lettres. Il me semble qu'il était par ailleurs délégué syndical. Ses motifs fleuris faisaient mon bonheur. Je me souviens en particulier qu'il s'attachait à reproduire sans modification les propos des élèves ayant provoqué sa sainte colère. Ainsi : « Deux heures de retenue à l'élève Untel pour avoir dit à son voisin d'une voix forte : *Arrête de me tâter la banane.* »

main la fiche suivante, une petite voix s'élève et demande : « Mais vous ne seriez pas parent avec... ? » sans qu'il soit nécessaire à l'instant d'aller plus loin pour déclencher un fou rire général auquel je ne pouvais que me joindre, rendant un hommage confus à l'à-propos du gamin, dût-il me coûter un peu de mon autorité ininstallée. Pour comble de malchance, ce damné « Jésus » avait pris pour meilleur ami un nommé « Larchevêque ». Ça ne s'invente pas. J'étais gâté. Ne jamais, distrait, demander : « Où est Larchevêque ? », la réponse fusant, toujours la même et dans l'hilarité : « Mais voyons, M'sieur, avec Jésus. » Aucun des deux n'était bien fort et les voir réussir eût relevé du miracle.

Bah, quand j'y repense, je n'ai finalement pas eu de trop mauvais rapports avec eux. J'en ai revu un quelques années plus tard, il se nommait Manon, prétexte possible à différentes saillies qui ont alors échappé à ses camarades. Je l'ai retrouvé interne des hôpitaux et au chevet de ma fille à Saint-Vincent-de-Paul, l'été 1976. Il m'est presque tombé dans les bras. Et moi je le revoyais, en classe, me narguant avec un ballon qui circulait de main en main (eh oui, en cours de maths, à Louis-le-Grand et en 1966), un ballon dont je ne parvenais pas à me rendre maître. Il m'a promis de bien veiller aux prises de cortisone que requérait le traitement. Étonnant. ■